

**BRIGITTE FICHET**

Université de Strasbourg  
Centre de recherche et d'étude en sciences  
sociales (CRESS, EA 1334)

**JUAN MATAS**

**& FREDDY RAPHAËL**

Université de Strasbourg  
Laboratoire « Cultures et Sociétés en Europe »  
(CNRS/UdS)

# Étrange étranger

**O**n doit à Georg Simmel d'avoir le premier souligné l'ambivalence de la figure de l'étranger. Dans un excursus de sa *Soziologie* de 1908, il introduit la dialectique du proche et du lointain comme pierre angulaire de notre compréhension du rapport à autrui. L'étranger n'est pas un nomade, un voyageur de passage. Il est attaché à un groupe, dans lequel sa caractéristique est de ne pas en faire partie depuis le début. Son lien à l'entourage est fait de proximité et de distance. Comme il n'a pas de racines dans le groupe, il doit vivre des relations d'échange qu'il permet avec l'extérieur, et apparaît ainsi dans l'histoire économique d'abord sous les traits du commerçant. Il se distingue aussi par une certaine objectivité du regard qu'il porte sur la société où il vit, assez distant pour être critique, mais assez proche pour être concerné : c'est pourquoi il a occupé dans certaines sociétés des positions de médiateur. Enfin, la relation que nous entretenons avec l'étranger est plus abstraite : parce qu'il est différent de nous, il nous paraît peu différent d'un autre étranger, et sa figure prête aux généralisations.

Cette fonction sociale particulière de l'étranger, à la charnière de deux mondes dont il assure la communication, se joue dans un cadre mouvant

à une époque où les frontières politiques se modifient. L'Union européenne crée-t-elle une gradation dans l'étrangéité autant que dans l'étrangeté, selon que l'autre est allemand, turc ou chinois ? Elle permet de poser la question de la place que peuvent prendre la nationalité, que Simmel évoque comme trait de similitude, et cette nouvelle citoyenneté parmi l'ensemble des registres de proximité potentielle. Les autres Européens nous sont-ils pour autant moins étrangers ? Les étrangers extra-européens ne deviennent-ils pas deux fois plus étrangers, voire éventuellement hostiles, menaçants ? Ne sont-ils pas même parfois placés au-delà de l'humain, ceux à qui l'on ne reconnaît pas, selon Simmel, « les attributs généraux, ceux que l'on prête à l'espèce ou à l'humanité, que l'on refuse aux autres ». C'est à cette frontière là que se situe le déni de l'accès aux droits de l'homme qui est imposé aux déboutés, refoulés, reconduits en grande violence, symbolique et physique. Ce sont les étrangers avec lesquels on ne veut plus avoir de rapports. Nous sommes loin de la vision de Kant dans son *Projet de paix perpétuelle*, qui envisageait un droit de visite reconnu à tout étranger, une hospitalité universelle fondée sur un « droit de commune possession de la surface de la terre ».

La mondialisation pose le problème d'un univers humain qui n'a plus d'extérieur. Les œuvres de fiction inventent alors la figure de celui qui pourrait être étranger pour tout être humain : l'extra-terrestre, le robot, les démons, les races des mondes fantastiques. Par ailleurs, notre monde a par bien des aspects une tendance à s'homogénéiser : références culturelles, modes de vie, généralisation de l'économie de marché brouillent les différences nationales, et favorisent les replis sur des références plus locales. En même temps, l'individualisation multiplie les possibilités d'appartenance à des groupes différents, affaiblissant la consistance et les frontières des collectifs. Si l'étranger simmelien est défini par son appartenance à un groupe où il n'a pas vécu depuis le début, alors la condition d'étranger, jusque là associée à l'idée que ce dernier est minoritaire, se généralise : en tout cas, chacun en a forcément fait l'expérience à un moment de sa vie, rendant l'étranger moins étranger, mais peut-être pas moins étrange.

Les nouvelles techniques de communication font entrer l'étranger dans la vie quotidienne des gens. Internet permet de rencontrer n'importe qui à l'autre bout du monde, de dialoguer avec lui, de tisser des liens qui ignorent les frontières et les dis-

tances ou qui jouent avec elles. Autrefois, le lointain était peut-être moins l'étranger que «l'habitant de Sirius», au-delà de toute relation. Aujourd'hui, le lointain se rapproche. Ces liens sont sans doute ténus, mais à une échelle généralisée, ils s'opposent peut-être à la formation d'une image stéréotypée des nationalités, des religions ou des ethnies, auxquelles appartiennent des gens avec qui l'on discute quotidiennement. Est-ce que les stéréotypes de l'étranger ne sont pas bousculés par la quantité d'informations qui circulent, et par le niveau d'éducation accru qui permet de les interroger, de les mettre en doute, de les comparer? A l'inverse, cette pléthore d'informations parvient-elle à modifier les projections, les désirs et les craintes que les groupes entretiennent les uns vis-à-vis aux autres?

L'étrangeté ne se manifeste-t-elle pas aussi au plus proche, en soi? Freud nous alerte sur cette «inquiétante étrangeté», *das Unheimliche*, terme allemand qui recouvre à la fois le familier comme le caché, le secret, l'occulte, qui surgit là où on ne l'attend pas.

La figure de l'étranger ne finit-elle pas par se dissoudre dans le paradoxe, car dans un monde planétaire, sans extérieur mais cosmopolite, chacun n'est-il pas un étranger pour tous les autres et pour soi-même?

